

TRAVERSÉE DE SAINTE-HÉLÈNE AU CAP.

Espace de dix-huit jours.

Mardi 31 Décembre 1816, au Vendredi
17 Janvier 1817.

Traversée. — Les griefs de Longwood. —
Détails, etc.

Au jour, il n'était plus question de Sainte-Hélène pour nous, que dans nos cœurs. Nous naviguions avec vitesse loin de ce lieu cher et maudit, sur notre léger esquif, au milieu du vaste Océan, à une immense distance du vieux et du nouveau monde. Il se trouva que les officiers, l'équipage, étaient remplis pour nous d'une bienveillance toute marquée : à leurs soins, à leur empressement, à leurs égards, à leur sympathie, j'aurais pu me croire, si ce n'eût été le langage, à bord d'un bâtiment français. Ce n'était plus la circonspection, la réserve de Sainte-Hélène : l'abandon avait succédé. J'appris là tout ce que je devais à l'amiral Malcolm :

(Janv. 1817) MÉM. DE STE-HÉLÈNE. 151
c'était lui qui m'avait valu la faveur d'un brick de guerre, au lieu du mauvais transport dont j'avais été menacé. Dès qu'il avait connu la détermination de sir Hudson Lowe, l'Amiral avait couru chez lui pour lui offrir un de ses bâtimens, l'assurant qu'il en aurait toujours un pour m'épargner le désagrément et les privations auxquelles je serais autrement condamné; et faisant un signal, il avait fait rentrer le Griffon, dont le capitaine était un de ceux qu'il aimait davantage : on a vu qu'il me l'avait amené. L'Amiral avait montré de bonne heure le désir de me voir; mais il avait attendu, par circonspection, le moment du départ; il avait redouté surtout, me disait-on, que je ne lui exposasse mon affaire; et ne voulusse le prendre pour juge entre moi et le Gouverneur, vis-à-vis duquel il se trouvait très-délicatement placé. Mais il eût pu être tranquille, je sortais d'une trop bonne école pour donner dans un pareil travers.

Une partie de notre traversée fut employée par mon fils, à retranscrire quelques papiers que nous avions déchirés à dessein, et placés épars dans nos effets ou sur nous-mêmes : sir Hudson Lowe

m'avait rendu cette précaution nécessaire, m'ayant dit quelque temps auparavant qu'il fouillerait de nouveau tous mes papiers avant notre départ, pour voir ce que j'aurais pu écrire durant ma détention. « Un tel acte serait tout à fait » tyrannique et sans délicatesse, m'étais-je permis de lui dire : vous ne m'auriez donc permis l'usage de plumes et de papier que pour vous saisir d'idées, qu'autrement j'aurais retenues en moi-même : ce serait un piège révoltant, condamné sans doute par vos tribunaux, et flétri bien davantage encore par tous les cœurs honnêtes. » Sir Hudson Lowe sentit apparemment la justesse de ce raisonnement, car il n'en fut plus question.

Le plus important de ces papiers, celui auquel je tenais davantage, était ce que j'ai appelé les griefs de Longwood.

Pendant que je me trouvais au pouvoir de sir Hudson Lowe, nos entretiens me conduisirent, sur son propre désir, à lui tracer à la hâte l'énumération de nos griefs. L'état de mon fils, celui de mes yeux nous empêchèrent de pouvoir le transcrire au net pour notre propre compte. J'avais demandé

au Gouverneur un copiste, qu'il ne me donna point. Je trouvai peu délicat d'insister, puisque ce n'était que pour lui présenter des choses qui devaient lui être peu agréables. D'un autre côté, comme je parlais à l'insu de mes compagnons, et néanmoins souvent en leur nom, il m'était essentiel qu'ils en eussent connaissance, pour me redresser si je m'étais mépris. Au moment de partir, je dis à sir Hudson Lowe avoir complété cette pièce, je lui en montrai le paquet cacheté, me proposant, lui disais-je, de le faire copier au Cap, ou même à bord du brick, et de lui en envoyer deux exemplaires, l'un pour lui et l'autre pour Longwood. Sir Hudson Lowe sembla y attacher un très-grand prix; et, préférant un autre arrangement, il fut convenu que je laisserais dès cet instant mon manuscrit en main tierce, afin que chacune des parties en pût prendre copie, et que l'original me serait renvoyé. Je cherchai à cet effet quelqu'un dont le caractère honorable commandât ma confiance; et le général Bingham, le second de l'île, fut le premier qui me vint à la pensée. Je lui adressai donc ce papier, du consente-

ment même du Gouverneur, sous la condition expresse d'être communiqué également, et tout à la fois, à sir Hudson Lowe et au comte Bertrand, instruit de l'arrangement. Voici cette pièce : elle ne présentera sans doute que des répétitions ; mais pourrait-il en être autrement ? Du moins retracera-t-elle un résumé suivi, et sous ce rapport elle doit trouver de l'indulgence ; d'ailleurs, c'est un document qu'il m'est indispensable de produire.

EXPOSÉ DE NOS GRIEFS A LONGWOOD.

« M. le Gouverneur, — Dans les différentes rencontres qu'ont amenées entre nous les circonstances de ma détention personnelle, il s'est échangé, en passant, quelques réflexions sur Longwood, qui me sont revenues plusieurs fois à l'esprit. Vous avez répété souvent *que nous y étions dans l'erreur, et que nous nous efforcions d'y demeurer.* J'ai eu beau vous répondre que c'était précisément l'observation que nous faisons nous-mêmes chaque jour vis-à-vis de vous, vous y êtes revenu toujours avec l'air de la plus intime persuasion. Une autre fois vous m'avez dit que nous

eussions dû vous adresser *nos griefs* ; que vous les eussiez envoyés à vos ministres, et eussiez livré volontiers vous-même à la publication ce qui vous eût été personnel. Je vous ai observé que mes lettres, qui vous passaient par les mains, remplissaient assez bien cette intention ; que celle au prince Lucien même, qui, dans cet instant, faisait l'objet de ma réclusion, vous avait été destinée de la sorte, et que vous me les aviez néanmoins interdites. *Mais c'était à cause des réflexions*, m'avez-vous dit. Nos peines étant principalement morales, ne doivent-elles pas entraîner, de nécessité, principalement *des réflexions* ?

« Ces objets et plusieurs autres de la même nature, pour être bien compris, eussent demandé plus de développement ; ils eussent exigé entre nous une conversation régulière et tranquille. Or, vous n'y donniez pas lieu, et je ne le cherchais pas. Toutefois il m'en est resté, ainsi que par d'autres circonstances accessoires, que vous ne vous doutiez pas de votre position avec Longwood, ou que vous ne compreniez pas et ne soupçonniez même pas une partie

de vos torts envers nous ; ce qui , sans les détruire à mes yeux , en ferait disparaître du moins la portion la plus odieuse, la mauvaise intention.

» J'ai imaginé dès-lors de consacrer l'oisiveté de ma réclusion à vous les faire connaître. Ma situation et le moment sont des plus favorables : j'écrirai dans le calme et sans passion ; je n'aurai pas le fiel que j'aurais eu sans doute à Longwood avant de vous voir ici ; de plus, ceci ne sera que mon opinion personnelle ; mes rapports seront purement particuliers : ils seront dictés par l'amour de la vérité, et, le dirai-je (voyez si je puis être juste), par une espèce d'intérêt à présent pour vous-même ; car la contrainte peu agréable que vous exercez sur moi en ce moment ne m'empêche pas de discerner les égards dont vous l'avez entourée. Surtout lisez avec calme, Monsieur, songez que ceci sont *nos griefs*, ce que j'appelle *vos torts* vrais ou apparens, et que je les écris ici en toute franchise, comme dans mon journal, et comme si vous ne deviez pas les lire.

» S'il m'arrive de me tromper dans quelques détails, je vous prie d'observer

que vous m'avez privé de tous mes papiers ; que je suis loin des pièces officielles ; que je n'écris que de mémoire, et que je suis prêt à rétracter toute erreur matérielle que vous me feriez apercevoir.

» Je vais prendre les choses dès leur origine.

» En un clin-d'œil, un grand souverain, au faite de la puissance, trahi par la fortune et les hommes, avait perdu un trône, sa liberté, et se trouvait jeté sur un roc affreux au milieu de l'Océan ; et tous ces événemens s'étaient accumulés avec tant de rapidité, que tout s'était accompli, mais que rien n'avait été déterminé. Nous attendions donc à Sainte-Hélène avec anxiété la fixation de nos destinées ; mais nous l'attendions du moins avec la consolation de l'excès du malheur ; bien sûrs, nous semblait-il, qu'il était impossible que notre situation s'empirât.

» L'Europe, disions-nous, a les yeux sur notre rocher ; les peuples vont juger de la conduite des rois. Sans doute que les égards, les soins vont être prodigués, du moins, en expiation de ce qu'ils appellent la nécessité de la poli-

» tique. La législature, l'opinion publi-
 » que en Angleterre l'ont fait entendre
 » ainsi, et les ministres anglais, dépositaires et responsables de la gloire de leur nation, ne sauraient ici substituer des haines personnelles, s'ils en avaient, à la moralité, aux sentimens publics.

» Un homme arrive pour commander ici (on vous désignait, Monsieur), qui tient un rang distingué dans l'armée : son mérite personnel a fait, dit-on, sa fortune : il a passé sa vie en missions diplomatiques, aux quartiers-généraux des Rois du continent : dès-lors il a dû se familiariser auprès d'eux avec le nom, le rang, la puissance, les titres de l'Empereur Napoléon. Il connaîtra ses rapports publics et secrets avec ces souverains, qui lui donnèrent longtemps le titre de frère, et ont été ses amis, ses alliés, ou demeurent ses proches.

» Il saura qu'à Châtillon il n'a tenu qu'à Napoléon de régner en France du consentement même de l'Angleterre ; que, plus tard, il n'eût encore tenu qu'à lui de se réserver d'autres conquêtes.

» Cet homme, disions-nous, du sein

» du nuage diplomatique, aura pris des idées justes des personnes et des choses : il se rit sans doute lui-même, à présent que le fruit en est recueilli, de ces amas de calomnies et de libelles que la crainte et la politique avaient créés pour le vulgaire : après de telles circonstances, il n'accepterait pas une mission qui ne serait pas en harmonie avec elles, et dont le résultat ne serait pas d'améliorer notre condition présente. Sa venue seule est donc d'un augure suffisamment favorable pour la nature de ses instructions vis-à-vis de nous. *Nem'avez-vous pas dit qu'il était à Champ-Aubert et à Montmirail ? nous disait un jour l'Empereur ; nous aurions donc échangé des boulets ensemble ? C'est toujours à mes yeux une belle relation.*»

Telles étaient les dispositions dans lesquelles était attendu sir Hudson Lowe.

» Vous arrivez, Monsieur, et votre première visite à Longwood est à une heure indue, à une heure où l'Empereur n'avait jamais reçu, sans qu'un de vos aides-de-camp soit venu lui demander l'instant qui pouvait lui être agréable, formalité que vous n'eussiez certainement pas négligée vis-à-vis de vos mi-

nistres, ou même vis-à-vis d'un de vos simples supérieurs en Angleterre ou sur le continent : et pourtant à qui vous adressiez-vous?... Vous ne fûtes pas reçu. Ce premier pas n'était pas heureux, il faut en convenir. Mais telles étaient nos préventions en votre faveur, que nous nous plûmes à imaginer que, fraîchement débarqué dans l'île, on abusait malignement de cette circonstance pour vous faire débiter par une injure. Peu de jours après, faisant le tour de l'établissement, vous vantiez à quelqu'un de nous la beauté de ce lieu, qui ne peut être pour nous qu'un séjour de désolation. On vous observa qu'il n'y avait point d'ombre, et que c'était une grande privation pour l'Empereur. *On plantera des arbres*, répondites-vous ; mot affreux qui nous pénétra jusqu'au fond du cœur, mais dont je veux bien croire à présent que vous ne soupçonnâtes pas toute la barbarie.

» Vous apportâtes avec vous l'obligation, pour nous, de faire des déclarations comme quoi notre séjour à Sainte-Hélène était volontaire, et que nous nous soumettions de plein gré à toutes les restrictions qu'on pourrait nous im-

poser. Il fut alors sourdement répandu autour de nous, je ne sais par qui, ni dans quel motif, que nous allions signer là notre exil pour la vie. Cependant vous dûtes voir du reste avec quelle alacrité, tous, depuis le premier officier jusqu'au dernier domestique, s'empressèrent d'y satisfaire. Vous revintes quelques jours après avec la signature des domestiques ; vous aviez besoin, disiez-vous, de les rassembler, de leur parler, et vous demandiez l'agrément de l'Empereur. Je vous répondis que vous aviez la force, qu'il était en votre pouvoir d'agir ; mais qu'il vous était inutile de faire une prévenance qui ne serait qu'un outrage de plus : nous étions dans l'habitude de regarder l'entourage de l'Empereur comme un sanctuaire sacré. Si vos ministres avaient accordé douze domestiques, qu'on ne leur demandait pas, c'était là, sans doute, la maison privée qu'on avait prétendu lui faire. Était-il séant de venir s'y mêler, mettre pour ainsi dire le doigt entre l'Empereur et son valet de chambre ? La grande mission du gouverneur de Sainte-Hélène pouvait-elle avoir d'autres règles que de veiller sur l'enceinte extérieure de Longwood, et de

respecter scrupuleusement l'asile, les mœurs du dedans? Devait-il pénétrer dans un intérieur de famille? Cependant vous vîtes ces domestiques pour vérifier leur détermination, sans songer à tout ce que cette mesure solennelle avait d'éminemment injurieux pour nous. Si vos lois demandaient cette garantie, vous aviez tant de moyens indirects de vous procurer la certitude que vous cherchiez!

» Nous ne vîmes donc là que le projet arrêté de nous charger d'humiliations et d'outrages. Nous nous dîmes qu'on ne nous avait envoyé d'Angleterre qu'un geolier; nos cœurs se resserrèrent, nos espérances s'évanouirent; et la brèche fut décidée. De votre côté, bientôt vous ne nous montrâtes plus qu'une figure hostile et sinistre; nous n'échangeâmes que des paroles peu agréables.

» Vous répétiez, nous disait-on, et vous nous dites à nous-mêmes que nous nous abusions étrangement sur notre situation. « Que prétend-il par-là, nous disions-nous? Comment pourrions-nous nous abuser? Nous étions aux Tuileries, nous y donnions des ordres; nous sommes sur un roc, et nous

» portons des chaînes. Voir, parler ainsi, est-ce s'abuser? Serait-ce l'aisance de nos manières dont il s'étonnerait? Nous voudrait-il obséquieux? Nous trouverait-il de la fierté? Et pourquoi ne nous serait-elle pas naturelle? Qu'y aurait-il de plus simple qu'elle s'accrût dans l'adversité? Ne serait-ce pas bien plutôt lui qui s'abuserait et méconnaîtrait sa situation? Ignorerait-il que c'est au pouvoir que sied la condescendance; qu'elle le relève et l'honore? Ne verrait-il pas qu'ici sa gloire n'est pas de nous soumettre, mais bien plutôt de nous satisfaire; qu'il va se priver d'une belle page dans l'histoire? Que, s'il était permis de montrer de l'humeur, ce ne devrait être qu'à nous, victimes ulcérées? Se croirait-il au milieu d'objets, de circonstances ordinaires? L'Empereur Napoléon n'est déchu que de son trône: un revers le lui a ravi; la fortune l'y eût fixé: il n'a perdu que des biens; tous ses caractères augustes lui demeurent. Il n'en est pas moins l'élu d'un grand peuple, consacré par la religion, sanctionné par la victoire, reconnu par tous les souverains; il en a créé! Ses actions demeurent des

» merveilles, ses monumens couvrent la
 » terre, son nom remplit le monde; ses
 » institutions, ses idées recueillies, imi-
 » tées, brillent parmi ses ennemis : il
 » n'a perdu que son trône; tout le reste
 » lui demeure, et commande les res-
 » pects des hommes! Le Gouverneur se
 » trompe, nous ne nous abusons pas.»

» Il nous revenait aussi que vous nous
 portiez peu d'égards, parce que, disiez-
 vous, nous ne vous en témoignions pas
 assez; et vous en faisiez peser victorieu-
 sement sur nous votre grand avantage
 dans cette sorte de lutte, bien que nous
 ignorassions et de quel manque d'égards
 vous pouviez vous plaindre, et à quels
 égards vous vouliez prétendre.

» Les choses en étaient là quand il
 vous arriva une passagère de distinction.
 Vous l'accueillîtes à *Plantation-House*;
 et, pour lui être agréable et satisfaire
 sa curiosité, sans doute, vous écrivîtes
 à Longwood pour inviter le *général Bonaparte*
 à venir rencontrer votre hôte
 à dîner. Mais y pensâtes-vous bien?
 Crûtes-vous bien l'acceptation possible?
 et dans quel embarras ne vous eût-elle
 pas mis? Eussiez-vous adressé à votre
 convive le titre de général, qui, par

les circonstances, lui est devenu une
 insulte? Où l'eussiez-vous placé? Com-
 ment l'eussiez-vous traité? En général
 de division, en général en chef? Mon-
 sieur, chaque combinaison, chaque pa-
 role, est un outrage. Et à qui les adres-
 siez-vous? A l'âme la plus fière, peut-
 être, qui soit dans l'univers. Je dois
 vous le dire; en lisant ce billet, je pâlis
 de surprise et d'indignation. Lui, calme,
 impassible, me le fit rendre au Grand-
 Maréchal, qui demanda quelle réponse.
 Aucune, se contenta-t-il de dire froide-
 ment. Mais, grand Dieu! que devait-il
 se passer dans son cœur! Que n'éprou-
 vâmes-nous pas nous-mêmes! Que n'eus-
 siez-vous pas éprouvé! Vous le regrette-
 rez en lisant ceci, et ne le referiez pas
 sans doute.

» Presque aussitôt commencèrent les
 griefs individuels. Un étranger étant
 venu nous voir à Longwood, car alors
 nous n'étions point encore sous la ma-
 chine pneumatique où l'on doit infailli-
 blement expirer bientôt dans cette hor-
 rible demeure, cet homme, qui allait
 en Angleterre, et devait, disait-il, re-
 passer ici sous cinq à six mois, me per-
 sécuta pour me rendre quelques ser-

vices à Londres. On manque ici de toute ressource quelconque, vous le savez. Je lui donnai une montre, ne pouvant la faire raccommoder à Sainte-Hélène, et lui fis remettre, par mon valet de chambre, un vieux soulier pour modèle. Si je descends ici, Monsieur, à d'aussi bas détails, les circonstances me l'imposent et me justifient. Quelques jours après, cet homme me renvoya ces objets, en s'excusant par la lettre la plus polie : Le Gouverneur, disait-il, lui avait défendu de se charger de ces objets, à moins qu'ils ne passassent par ses mains, et que je ne lui adressasse directement ma demande. Il réitéra plusieurs fois son avis, parce qu'il n'eut jamais de réponse de moi, et je n'avais garde d'en faire : je me fusse désormais passé de montre toute ma vie, et j'aurais plutôt marché pieds nus. J'avais senti l'injure, et je la dévorais en silence : qu'y a-t-il de mieux à faire, quand on ne peut se la faire réparer ? D'ailleurs, pouvais-je bien envoyer mon vieux soulier à un général, à un Gouverneur ? Ce n'eût été qu'exécuter à la rigueur, il est vrai, la lettre de ses réglemens ; mais ne devais-je pas me respecter moi-même ? J'en conclus

donc que c'était une intention d'injure directe et personnelle. Ne l'eussiez-vous pas cru vous-même ; je vous le demande ?
 « Autrement, me disais-je, sir Hudson Lowe m'eût fait l'honneur d'entrer chez moi, quand il vient ici ; il m'eût dit qu'il avait su par hasard que j'avais irrégulièrement remis à quelqu'un des objets pour l'Europe ; qu'il s'était empressé, pour m'être agréable, de légitimer leur passage ; qu'il m'indiquait, pour l'avenir, la voie régulière, et que je lui ferais plaisir de la suivre. » Quelles qu'eussent été mes dispositions antérieures, j'eusse été sensible à un tel procédé ; j'en eusse été touché, il m'eût du moins fort embarrassé, et je ne crois pas que sir Hudson Lowe eût eu jamais à se plaindre de moi sur cet objet. Mais il devait en être autrement. Du reste, comme je suis ennemi des tracasseries et des querelles, que ceci m'était personnel, j'en fis long-temps mystère : une circonstance accidentelle le fit connaître, et ne contribua pas peu à accroître nos peines et nos chagrins à Longwood.

» Un de nous avait pris un domestique depuis quelques jours, vous le rencon-

trâtes à la porte de la maison, vous l'arrêtâtes vous-même près d'un seuil que jusque-là nous avions dû croire sacré. Heureusement l'Empereur se promenait au loin; car cela eût pu s'exécuter sous ses yeux.

» Il a flétri le court espace où je me promène, » dit-il en parlant de vous lorsqu'il sut la chose; « il ignore peut-être nos mœurs; il ne sait pas que tout l'or des Amériques, des monceaux de diamans ne sauraient compenser de telles injures! » Vous avez assuré plus tard que vous ignoriez que cet homme fût à l'un de nous. Je le crois; mais cette ignorance, votre précipitation, l'acte lui-même, qui n'en demeure pas moins, n'attestent-ils pas assez le manque d'égards qui dut nous blesser si vivement?

» La comtesse Bertrand écrit un billet à la ville; vous vous en emparez et le lui renvoyez, en l'accusant d'infraction, et nous rappelant, à ce sujet, qu'à l'avenir, *et comme cela s'était toujours pratiqué*, disiez-vous, nous devions nous abstenir de communiquer par écrit avec qui que ce fût dans l'île, autrement que par votre intermédiaire, et en vous

envoyant nos billets ouverts. Nous eûmes beau nous récrier qu'il n'en avait jamais été ainsi; invoquer le témoignage de vos propres gens, qui en demeurèrent d'accord; ajouter qu'il était bien en votre pouvoir de l'établir de la sorte, mais qu'il ne fallait pas dire du moins que vous ne changiez rien aux réglemens de votre prédécesseur; vous n'en persistâtes pas moins, et nous n'eûmes d'autre consolation que de rire du ridicule, par lequel nous pouvions aller voir des gens et causer avec ceux auxquels il ne nous était pas permis d'écrire. Toutefois, nous ne pouvions voir et nous ne vîmes en effet dans cette inconséquence que l'évident désir de nous tourmenter et de nous faire sentir indécemment le poids de l'autorité.

» Jusque-là on était entré à Longwood sur des passes du Grand-Maréchal. C'était une condescendance de pure courtoisie. Celui qui avait l'autorité et la police de l'île pouvait à son gré et sans bruit interdire tout accès auprès du Grand-Maréchal, et annuler ainsi son apparente prérogative. Vous la supprimâtes, Monsieur, et donnâtes néanmoins, de votre chef, des permissions

de venir à Longwood, vous réservant ainsi, dans nos idées, d'une manière choquante, le moyen de montrer à votre gré votre illustre captif comme une curiosité. Il vous fut écrit à ce sujet que si vous ne rétablissiez pas les choses telles qu'elles étaient, l'Empereur se résoudrait à ne plus voir personne; et l'on vous pria surtout de lui épargner les importunités de ceux qui ne viendraient que de votre part.

» Quelle fut votre réponse? « Que vous étiez désolé d'apprendre que le général Bonaparte avait été importuné d'une visite; que vous alliez prendre les plus promptes mesures pour que cet inconvénient ne se renouvelât pas; » et vous nous mîtes, dès cet instant, à peu près au secret. Nous fûmes révoltés de votre mesure, et surtout de votre ironie; elle nous parut barbare, et nous transporta d'indignation. Mais ce ne devait pas être là tout. De vos agens, ou je ne sais qui, dont le zèle dépassait sans doute vos intentions, firent circuler partout que l'Empereur ne voulait plus voir personne; qu'il se plaignait d'avoir été importuné par plusieurs. Ce bruit fut général au camp, à la ville,

partout. Pour ma part, j'ai détrompé à moi seul trois ou quatre personnes imbues de cette croyance. Et vous êtes surpris, offensé de certaines défiances, de certains doutes entretenus sur vous à Longwood! Mais vous, Monsieur, qui m'avez répété que vous aimeriez surtout à juger sur l'examen des deux côtés, passez un moment du nôtre, jugez ces faits, et prononcez.

» Alors notre horizon prit une teinte beaucoup plus sombre. Nous perdîmes du terrain chaque jour. La terreur apparut autour de nous. On s'éloigna sensiblement du lieu frappé de malédiction; et nous marchâmes à grands pas vers une littérale réclusion. Cependant vos notes étaient loin de porter ce témoignage; elles nous semblaient très-habilement rédigées: il en fut une surtout qui nous frappa singulièrement: ma mémoire ne saurait me la rappeler: elle était relative à quelques mauvais traitemens pour l'Empereur, et ne respirait que les plus respectueux égards. Ce contraste attira l'attention de celui qu'on est si loin de connaître; dont les paroles sont promptes peut-être, mais dont la condamnation est toujours lente et le

jugement exquis. Il avait flotté longtemps encore après que, de notre côté, nous avions déjà depuis long-temps tranché sévèrement. « L'homme est incompréhensible, avait-il dit souvent; qu'il est difficile à juger! il peut même faire une mauvaise action, et n'être pas méchant. » Mais cette fois il dit: « Agir si mal et écrire si bien; frapper d'une main et se blanchir de l'autre, ah! c'est habile et profond! » et il lâcha la parole fatale: « *Sir Hudson Lowe est un méchant homme!* » Si vous aviez été au milieu de nous, Monsieur, entouré de nos circonstances, vous auriez infailliblement pensé, dit la même chose.

• Nous abordons un point délicat, celui des dépenses. Un jour il nous fut signifié que de vingt et quelques mille livres sterling employées pour nous, des ordres supérieurs vous forçaient de descendre à huit mille; que si l'Empereur voulait vous remettre entre les mains le surplus, les choses resteraient sur le même pied; mais qu'à défaut de cela, des réductions devenaient indispensables. L'Empereur n'avait pas d'argent! toute communication avec l'Europe lui est interdite. Vous procédâtes aux ré-

ductions. Vous jugeâtes vous-même la somme de huit mille livres absolument insuffisante; vous prîtes sur vous, m'avez-vous dit ici, de la porter à douze mille, et vous m'avez montré de l'étonnement de n'avoir obtenu aucune reconnaissance pour cet objet. Monsieur, l'indignation, et l'indignation portée au comble, ne laisse de place à aucun autre sentiment. Si vous ne rencontrâtes et ne recueillîtes que cette indignation, elle ne s'adressait pas plus à vous qu'à vos supérieurs, qu'à la nature entière. Et quel autre sentiment pouvaient éprouver des captifs qui, en ce moment, sentaient renouveler dans leur cœur, et dans toute son amertume, le souvenir de la bonne foi trahie, *la terrible hospitalité du Bellérophon?* qui se regardaient ici comme par la plus inique perfidie; qui se disaient arrachés insidieusement à leur liberté, à leur fortune; qu'on avait chargés de chaînes, et avec qui on marchandait en cet instant leur subsistance, comme si elle eût été le résultat d'une faveur mendiée, d'un asile sollicité? Que devaient éprouver des gens avec qui on voulait discuter des objets, qu'au milieu de leurs grandes infortunes